

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédien. — Montréal : Chro-
du feu, par E.-Z. Massicotte. — Madame de Callière,
par Benjamin Sulte. — La femme chrétienne, par Léon
Gautier. — Cavalier de la Salle, par Chs. Simon. — Re-
vue générale, par G.-A. Dumont. — Promenade à tra-
vers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier. — Le
chant et la phthisie. — Galerie Canadienne : Feu M.
l'abbé Antoine Giband. — Choses et autres — Primes du
mois de novembre : liste des numéros gagnants. — Car-
net de la cuisinière. — Variétés. — Récréations de la fa-
mille. — Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Antoine Giband. — Québec :
Vue de la porte Kent. — Beaux-Arts : Le retour de l'é-
cole au village par un temps de neige. — Statue de Ca-
valier de la Salle. — Portrait de Madame Madeleine-
Bernade de Courey Pottier. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique,
par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucun
prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le
tirage de chaque mois.



Les prophètes—ceux qui prédisent le temps
qu'il fera, puisqu'il n'y en a plus d'autres—les pro-
phètes nous annoncent un hiver convenable, sans
grandes tempêtes, assez froid pour nos plaisirs, as-
sez doux pour nos besoins, élément au pauvre et
juste assez piquant pour rougir les joues des belles
promeneuses.

L'hiver, si décrié par nombre de rimeurs, a été
cependant chanté en très bons termes par un
poète, Clovis Hugues, qui fait d'excellents vers
quand il le veut ; mais, c'est le bon hiver qu'il a
choisi.

L'hiver est doux, la clarté pure
Envahit les cieux peu changeants :
Merci, bonne mère Nature,
Au nom des bêtes et des gens !

Les pauvres qui n'ont que des hardes
Pour se couvrir quand vient l'hiver
Ne seront pas, dans les mansardes,
Forcés de trouver le bois cher.

Les gentils oiselets qu'assiège
Le froid, hostile aux nids futurs,
Pourront, sans redouter la neige,
Battre de l'aile aux creux des murs.

Les poètes, malgré Décembre,
Feront tinter les rimes d'or
Comme s'ils avaient dans leur chambre
Un blond rayon de Messidor.

Les lavres, sans être étouffées,
Attendent sous les durs sillons
Qu'avec la baguette des fées
Avril les change en papillons.

Les enfants qui vont à l'école
Tous les jou s par les grands chemins
Chanteront mieux leur chanson folle,
Et n'auront plus tant froid aux mains.

Puis Noël, se mettant en route,
Viendra, bonhomme un peu cassé,
Et leur apportera, sans doute,
Plus de joujoux que l'an passé.

Il est évident que l'auteur, un méridional du

reste, ne connaît pas les hivers canadiens, ni
combien nous aimons la neige et ses plaisirs ; il
est clair que les "gentils oiselets" seront aussi
rares cette année, sous notre climat un peu brutal,
qu'ils l'ont été auparavant, mais enfin l'intention
est bonne et meilleure encore sera la saison douce
que l'on nous promet... si les prophètes ne nous
trompent pas.

* * Ce froid dont nous nous plaignons souvent,
qu'il aurait été plus d'une fois le bienvenu de ce
brave Canadien anglais, le lieutenant Stairs, alors
qu'il se trouvait dans ce continent noir, au centre
de l'Afrique, avec Stanley, le grand explorateur.

Quand j'étais au collège et que j'essayais d'ob-
tenir quelques bribes de géographie que l'on nous
enseignait si mal—parce que notre professeur n'en
savait pas plus—que de fois me suis-je arrêté de-
vant cette carte d'Afrique dont le centre portait
ces mots : *contrée inconnue*.

Quand j'étudiais la géographie de l'Égypte et
que je remontais le cours du Nil, quels désappointe-
ments—n'ai-je pas éprouvés en me trouvant tout
à coup devant ces lignes de points, qui figuraient
le cours supposé du grand fleuve dont les sources
mystérieuses étaient cachées dans ce pays que l'on
appelait toujours : la *contrée inconnue* !

Ce Nil qui donne à l'Égypte la fraîcheur, la joie,
la gaieté, la vie, etc., d'où vient-il en effet ?

Ce Nil qui a inspiré tant d'écrivains, Osburn,
entre autres, quand il dit avec tant d'éloquence :
" Il n'y a peut-être pas dans tout le domaine de
la nature un spectacle plus gai que celui présenté
par la crue du Nil. Toute la nature en crie de joie.
Hommes, enfants, troupes de bœufs sauvages
gambadent dans les eaux rafraîchissantes les larges
vagues entraînent les bancs de poissons dont l'é-
caille lance des éclairs d'argent, tandis que des
oiseaux de toute plumé s'assemblent en nuées au-
dessus.

C'est lui, c'est le Nil que célèbre le grand
poème hyroglyphique déroulé par la main des Pha-
raons : " Salut, ô Nil, ô toi qui t'es manifesté sur
cette terre—et qui vis en paix—pour donner la
vie à l'Égypte !—Dieu caché—qui amène les téné-
bres au jour qu'il te plaît les amener,—irrigateur
des vergers qu'à créés le soleil—pour donner la
vie à tous les bestiaux ;—tu abreuves la terre en
tous lieux,—voie du ciel qui descends ! Produc-
teur de l'orge, créateur du blé, il perpétue la durée
des temps.—Tu as réjoui les générations de tes
enfants—tu bois les pleurs de tous les yeux et pro-
diges l'abondance des biens ! "

Ce Nil d'où vient-il ?

* * C'est de lui que César disait : " Que ne puis-
je connaître l'origine de ce fleuve qui soustrait sa
tête à nos regards depuis tant de siècles ; il n'est
rien que je mise à si haut prix."

Ce que les Pharaons, Alexandre, Sésostris,
Cambyse, les empereurs romains n'ont pu décou-
vrir, un journaliste l'a trouvé, le brave Henri
Stanley, car il vient de trouver la véritable source
du Nil, le mont Bouangari.

Dire les souffrances qu'ont endurées les voya-
geurs est chose complètement impossible et plus
de mille hommes faisant partie de l'exploration
ont laissé leurs os dans les pays qu'ils ont décou-
verts.

* * Ce Stanley est un des hommes les plus
étonnants de notre époque.

En 1871 on était sans nouvelles de Livingstone,
cet autre célèbre voyageur, et le bruit de sa mort
courait déjà, quand Stanley, placé à la tête de
l'expédition américaine entreprise pour le retrou-
ver et dont le *New-York Herald* fit les frais,—
partit en disant qu'il le trouverait bien.

Et il le fit comme il l'avait dit.

Une nuit de la fin de novembre, a-t-il raconté,
il était arrivé dans un village situé sur la côte
orientale du Tanganyika. Il fit tirer quelques
coups de feu pour réveiller les indigènes ; l'un
d'eux aussitôt le salua d'un *good morning, sir*, en
excellent anglais ; c'était un des domestiques de
Livingstone. Il courut avertir son maître qu'une
caravane, conduite par un blanc, le demandait, et,
peu de temps après, Stanley se trouvait en pré-

sence de celui que les natifs désignaient sous le
nom d'*homme blanc*.

Le résultat de ce voyage, quand il fut connu en
Europe, fut accueilli avec beaucoup d'incrédulité,
et les plus grands géographes anglais et allemands
n'hésitèrent pas à qualifier le récit d'immense
blague. Tous apportaient les preuves les plus irré-
futables, mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

Stanley eut des ovations à Paris, à Londres,
partout où il parut, et la reine Victoria récom-
pensa le grand voyageur d'une façon royale.

A celui qui venait de risquer cent fois sa vie
pour retrouver Livingstone, elle offrit... une ta-
batière.

Stanley ne prise pas.

* * Depuis 1871, Stanley ne s'est pour ainsi
dire pas reposé, et toujours il a continué ses voy-
ages et ses découvertes.

Aujourd'hui, on ne conteste plus ses récits, on
ne l'accuse plus d'être un immense blagueur, et
c'est pour notre pays un honneur de voir un Cana-
dien figurer parmi ses hardis compagnons.

Qui sait ? on lui donnera peut-être aussi une ta-
batière !

Je sais bien que la tabatière donnée à Stanley
est enrichie de diamants, mais ne vous semble-t-il
pas, qu'à un homme qui vient de découvrir tant de
lacs et de fleuves, on aurait bien pu lui offrir une
rivière... (de diamants toujours).

* * Un bon mot de Faucher de St-Maurice.
On dînait chez... le grand éleveur de canards.
Appelé à proposer la santé de notre hôte, Fau-
cher s'exécuta avec beaucoup d'esprit et termina
ainsi :

... Et je finirais par ce souhait : " Puissiez-
vous élever et vendre assez de canards pour vivre
bientôt la canne à la main ! "

Le Monde Illustré

MONTRÉAL

CHRONIQUE DU FEU

Cinq ans plus tard, en 1849, à la suite d'une
émeute, le Palais Législatif (marché Sainte-Anne)
fut incendié ; sa bibliothèque contenait 30,000
volumes, parmi lesquelles se trouvait une collec-
tion d'ouvrages et de documents importants rela-
tifs à l'histoire du Canada.

Cette collection s'élevait à plus de 1,600 vo-
lumes, et avait été formé par notre célèbre biblio-
phile G. B. Faribault.

" En 1852, Montréal fut visité par un désas-
treux incendie qui réduisit en cendre une grande-
partie de la division est ". (A. G. Gérard).

Le feu avait éclaté vers neuf heures, le 7 juillet,
" sur la rue Ste-Catherine, entre la grande rue St-
Laurent et la rue St-Dominique, et 24 heures plus
tard l'incendie était arrivé jusqu'au pied du cou-
rant, près de la prison. Il était favorisé par un
soleil ardent, une chaleur étouffante, un vent
d'ouest rafalant et tourbillant, et par la sécheresse
des jours précédents qui avait rendu les toits en
bois aussi combustibles que la paille "

" Une des pertes les plus regrettables fut celle de
la cathédrale de Montréal et du Palais Episcopal,
riche et couteux, qui touchait à l'église d'un côté,
et de la maison où se trouvait l'imprimerie des
Mélanges Religieux de l'autre"... Puis le journal
continuait :

" Le faubourg Québec n'existe presque plus, on
n'y voit plus que cheminées et monceaux de
cendres encore fumantes.

C'était un spectacle déchirant que de voir ces
pauvres familles groupées le long des rues, sur les
places publiques, le Champ-de-Mars surtout, et sur
la déclivité du Côteau Barron, chacune avec une
petite quantité d'effets sauvés à grand peine et
demi-brisés, épuisés de fatigue et de douleur, et
d'entendre les petits à demi vêtus pleurer et de-